

« Est-ce qu'il t'arrive d'avoir des idées noires » demandait la surveillante au puceau épuisé par le délire.

- Oui, répondit-il, j'ai pensé à sauter de la cime et mourir comme un soldat au front.

Il avait traversé l'école en hurlant. Ses cris avaient frappé les longs murs vides, fracassant de partout les allées froides du collège. Le grand hall résonnait bruyamment de paroles bien connues.

« Injustice ! ». L'heure d'études était interrompue. Les camarades devenaient les témoins du cirque noir.

« Quel est ton rapport avec ta mère ? demandait la représentante des parents d'élèves.

Le puceau répondait « Les étoiles dansent quand une mère rit ; mais lorsqu'elle crie, on périt, on périt. J'ai péri à la naissance. »

Le gros puceau suffoquait, trempé de larmes, la gorge encore brûlante des cris qu'il avait poussés tout-à-l'heure dans le couloir, comme un fou s'égosillant contre des mouettes sur la côte d'Albâtre, ou bien comme un aigle cherchant dans un cauchemar son nid dérobé.

- As-tu eu des rêves fous ? demandait l'infirmière.

- Oui, répondit le puceau, j'ai rêvé d'éternité. J'ai rêvé de rage et de pouvoir, j'ai fait un rêve diabolique dans lequel barbotant de sanglots je tuais mes amours. J'ai rêvé du cadavre de ma mère déchiqueté dans un accident de la route au rond-point de huit heures. J'ai rêvé d'une avalanche emportant mes amis. J'ai rêvé de poussière de fée qui me faisait voler au-dessus du préau et de la mer. J'ai rêvé de vomir mes propres selles. J'ai rêvé de tomber au vacarme du peloton d'exécution. J'ai rêvé qu'un démon familial me paralysait à jamais. J'ai rêvé que mes grand-mères s'assassinaient à coups de sortilèges. J'ai rêvé d'avions de guerre. Et toujours le même rêve, un voyage en solitaire, dans les aéroports de pays inconnus. Je rêvais d'errance loin de ceux qui me connaissent. Je rêvais d'un monde sans amis. Je rêvais d'endroits sombres, de bouges, de toilettes de passage, de lieux maudits, dans lesquels seuls les hommes malades venaient boire au robinet. Je rêvais de guerre. Je rêvais de la mort de ma mère, encore. J'ai rêvé de me rappeler de tout. J'ai rêvé d'alexandrins. J'ai rêvé de Satan vainqueur. J'ai rêvé d'un exode bruyant. Je rêvais de bêtes savantes. J'ai rêvé de

poignards enfoncés dans le ciel. J'ai rêvé d'intestins sculptés dans du vieux marbre.

« À quoi n'as tu pas rêvé ? » demandé le professeur principal.

- Je n'ai pas rêvé de mon père.

Toute la salle d'études était restée assise, pétrie de théâtre, parmi ses cris gonflant hors de la salle, s'éloignant peu à peu vers les bureaux du directeur. La frayeur - diable contagieux – s'éprouve dans les yeux d'un voyeur qui subit la frayeur.

« Pourquoi te cachais-tu dans les toilettes pendant la récréation? demanda le proviseur

- Je jouais à Tristesse. J'allais me cacher dans les toilettes en coulisses, et je m'imaginai le plus terrible malheur – mes parents brutalement disparus dans un accident d'avion par exemple – pour commander les larmes, et ensuite remonter dans la cour, pleurnichant, montrer l'apocalypse à mes amis inquiétés. Fier de mon coup, j'éclatais de rire car l'illusion avait pris. Je les avais bernés et dans la trahison les avais fait frémir.

« Pourquoi avoir arrosé ta camarade, la pauvre Isabelle de sucre glace en plein cours d'anglais ? » demandait le professeur principal.

- J'avais envie de crêpes.

Le puceau s'était bien battu contre la garde des pions, il avait forcé leurs défenses, mais en vain car ils étaient plus grands, plus nombreux et ils étaient payés.

« Es-tu conscient de ta puériorité ? demandait le conseiller d'éducation.

- Les incompetents dominent. Le châtiment vient de nulle part ! L'arbitre est fou ! », répondit-il haletant et ruisselant de sueur.

« Quel est votre plus sombre aveu ? demanda la représentante des parents d'élèves.

- D'avoir vexé la mort. Seul le soir, je n'avais rien d'autre à faire que jouer au mort pour voir la réaction de mon chien. Je simulais une attaque : je m'agrippais au porte-manteau de l'entrée, ne voyant plus rien autour, avant de tomber à terre, gisant au sol, et d'imiter l'agonie avec tant de réalisme que mon chien hurlait comme moi contre vous, il chantait aux cerbères pour qu'ils ouvrent leurs portes. Il hurlait plein de peine jusque dans l'au-delà. Et en me relevant, je masquais ma honte en riant. Quand c'était son tour de partir, des années plus tard, et qu'il était allongé à terre frappé de

la maladie, je voulais moi aussi l'accompagner chez les morts, mais il m'a repoussé. Il gisait au sol, et il grognait, son museau saignait. Il est allé mourir dans le jardin d'hiver, allongé dans la pente enneigée, il ne pouvait plus vivre, il s'est offert au gel. Moi, je veux mourir en souriant !

« Quel rapport y a-t-il entre votre chien et ce qui vient de se passer ?

- Le spectacle de la liberté.

Le puceau avait envie de cracher sur le délégué de classe. « Comment envisagez-vous la conclusion de ce conseil ? demanda le médiateur de la république.

- Je suppose que vous allez me répéter tout ce que vous venez de me dire d'un ton plus sentencieux encore pour que le message rentre bien dans ma tête. Vous allez prendre mon carnet de correspondance et y écrire un avertissement que je devrai faire signer par mes parents qui souffleront d'agacement et claqueront leur langues sur les incisives inférieures. Je ferai mine d'obéir, comme toujours, mais en réalité je continuerai à penser la même chose et je me garderai bien de vous le dire car je suis innocent et tout ceci est injustice et épuisant à la fin.
- Vous rendez-vous compte que l'épidémie de galle touche une quarantaine de vos camarades de troisième et que tout le collège doit être désinfecté... à cause de vous ! lança enfin monsieur le recteur.
- Il faut que le corps exulte, lui répondit le puceau. À quoi sert la fleur si elle ne nourrit pas les abeilles ? À quoi sert un vieux si non attendrir ? Et un adolescent alors ? Ça sert à gratter !

La voix du puceau sonnait faux, elle n'avait pas encore trouvé de sens, tout ensevelie dans son corps mou qui muait, elle s'était fait ravir le naturel à la fin de l'enfance, éteinte, sans foi, privée d'aisance, tant qu'elle n'avait pas été entendue par celui qui saurait l'entendre.

**Benjamin PRINS**, extrait du roman en cours.

du collectif *faïlle* // nouveautéhâtremusicalpopulaire

Montpellier, août 2014